

Le Bateau-usine

KOBAYASHI TAKIJI

Le Bateau-usine

Traduit du japonais par
ÉVELYNE LESIGNE-AUDOLY



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2015

TITRE ORIGINAL

Kanikôsen

蟹工船

Le présent texte a paru pour la première fois dans la revue *Senki* 戦旗 (L'étendard), en mai et juin 1929. Sa première traduction en français a été publiée par les éditions Yago en 2009, sous la direction de David König. Elle se fonde sur l'édition suivante: *Teihon Kobayashi Takiji Zenshû* 定本小林多喜二全集 (Collection complète des œuvres de Kobayashi Takiji), t. IV, Shin Nihon shuppan sha 新日本出版社, 1968. Cette traduction a été revue et corrigée pour la présente édition.

En couverture: Thierry DE CORDIER, *THE SEA (Finally)*, 2008-2009. Oil and enamel on canvas. 80 3/4 x 106 1/4 in. 205 x 270 cm. DECO-048-1999. Photo: Allard Bovenberg, Amsterdam. Courtesy: the Artist and Xavier Hufkens, Brussels.

© Éditions Allia, Paris, 2015.

“C’EST parti! En route pour l’enfer!”

Accoudés au bastingage, les deux pêcheurs contemplaient Hakodate. La ville embrassait la mer de son corps d’escargot s’étirant hors de sa coquille. L’un des deux cracha une cigarette fumée jusqu’à la base des doigts, qui fit plusieurs pirouettes en tombant le long de la haute coque du navire. L’homme puait l’alcool de la tête aux pieds.

Un vapeur laissait surnager un large pan de son ventre rouge rebondi. Un autre, en cours de chargement, était affalé sur le côté, comme si du fond de la mer quelque chose l’avait brusquement agrippé par la manche. Une grosse cheminée jaune. Un phare balise formant un énorme grelot. Des canots à vapeur semblables à de grosses punaises de lit tissaient des fils entre les navires dans un incessant va-et-vient. De la suie figée, des morceaux de pain, des fruits pourris flottaient, couvrant les vagues d’une curieuse étoffe. Au gré du vent, la fumée était rabattue vers la surface de l’eau et renvoyait l’odeur âcre du charbon. De temps à autre, le cliquetis des treuils d’autres bateaux, porté par les vagues, leur semblait tout proche.

Juste devant le *Hakkô-maru*, le bateau-usine sur lequel ils étaient embarqués, il y avait un voilier à la peinture écaillée. La chaîne de l'ancre était descendue et pendait de la proue, de cet endroit qui ressemble aux naseaux d'un bœuf. Sur le pont, deux étrangers, la pipe au bec, allaient et venaient comme des automates. Un bateau russe, apparemment. Certainement un patrouilleur chargé d'observer les bateaux-usines japonais partant pour la pêche au crabe.

“Mon vieux, j'ai plus un rond. Bon sang! Tiens!”

Il se rapprocha, prit la main de l'autre pêcheur et la posa sur ses reins. Il lui fit tâter la poche de son pantalon côtelé, sous le pan de sa veste. On sentait quelque chose, une petite boîte.

L'autre ne dit rien et observa son visage.

Le premier ricana. “Hé hé hé. Des cartes de *hanafuda*¹, pardi!”

Sur le pont supérieur, le capitaine faisait les cent pas tel un général, cigarette au bec. La fumée qui s'échappait de son nez se brisait à angle aigu et se dissipait aussitôt dans l'air. Des marins chaussés de socques de bois se hâtaient de transporter des seaux de nourriture, entrant et sortant dans les cabines

1. Jeu de cartes utilisé pour des paris d'argent. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

de proue. – Tout était fin prêt, le départ était imminent.

En regardant le dortoir des ouvriers du haut de l'écouille, on les voyait s'agiter dans la pénombre du fond de cale, sortant tour à tour leur tête des couchettes superposées, comme des oisillons dans un nid. Tous des gosses de quatorze, quinze ans.

“T'es d'où, toi?”

Le gamin lança le nom d'un quartier pauvre de Hakodate. Tous ceux qui étaient avec lui venaient du même endroit. Ils restaient entre eux.

“Et eux là-bas?”

– Nanbu.

– Et toi?”

– Akita.”

Dans chacun des compartiments superposés, ils s'étaient regroupés par lieu d'origine.

“Quel coin d'Akita?”

Celui-ci avait de la morve purulente qui lui coulait du nez, et des paupières ourlées de rouge :

“Eh ben, du nord d'Akita.

– Paysans?”

– Ben ouais.”

L'air était nauséabond, pénétré par une puanteur aigre de fruits pourris. Il s'y mêlait une odeur d'excréments émanant de la cale d'à côté, où étaient entreposés des dizaines de tonneaux de légumes fermentés.

“À bientôt! Papa viendra t’faire un câlin!”
lança le pêcheur avec un gros rire.

Dans un recoin sombre, une mère à l’allure d’une journalière, vêtue d’une veste et d’un pantalon de travail, un fichu noué sur la tête, pelait une pomme pour son fils allongé à plat ventre sur sa couchette. Le regard posé sur son enfant, elle mangeait la peau en spirale du fruit qu’elle venait de peler. Elle lui parlait, défaisant puis refaisant le petit baluchon posé à côté de lui. Des comme elle, il y en avait sept ou huit. Les gamins de la métropole, qui n’avaient personne pour leur dire adieu, jetaient des coups d’œil furtifs en direction des mères. Une femme dont les cheveux et le corps étaient mouchetés de ciment plongea la main dans une boîte de caramels et en donna deux à chacun des gosses qui se trouvaient près d’elle.

“Et vous serez de bons camarades de travail pour mon Kenkichi, hein!” Elle ouvrait ses grosses mains ligneuses comme des racines.

Les mères mouchaient leurs enfants, leur épongeaient le visage avec des linges, leur chuchotaient quelques mots.

“Votre enfant à vous, il est bien bâti.

– Bah...”

Deux mères discutaient entre elles.

“Le mien, c’est qu’il est vraiment pas bien fort. Ça m’fait souci. Mais y a pas d’autre moyen...”

– On est tous à la même enseigne, pas vrai?”

Les deux pêcheurs se sentirent soulagés en sortant la tête de l'écoutille pour retourner sur le pont. Renfrognés, soudain muets, ils quittèrent hâtivement la tanière des ouvriers pour retourner dans le “nid” des pêcheurs, une cale en forme de trapèze, située plus près de la proue. À chaque fois que l'ancre descendait ou remontait, le dor-toir se transformait en bétonneuse : les pêcheurs, projetés en l'air, se cognaient les uns aux autres.

Dans la pénombre, des hommes grouillaient comme des porcs. À l'odeur aussi, une odeur à faire vomir, on se serait cru dans une soue.

“Ce que ça pue !

– Ben, c'est notre odeur, voyons ! Qu'est-ce tu crois ! C'est l'odeur de la charogne !”

Un pêcheur avec une tête comme une barrique rouge buvait en mastiquant des calamars séchés. Il se versait du saké dans un bol à riz ébréché, directement de sa grosse bouteille de deux pintes. À côté de lui, un gars affalé sur le dos bouffait une pomme en lisant des récits héroïques dans un magazine dont la couverture partait en lambeaux.

Encore assoiffé, un pêcheur partit se glisser dans un groupe de quatre buveurs assis en rond.

“Bon sang ! Quatre mois en mer ! J'ai voulu me soulager avant...”

C'était un solide gaillard, avec ce tic de se passer la langue sur la lèvre inférieure en plissant les yeux.

“Et v'là ma fortune...”

Il agita au niveau de ses yeux une bourse aplatie comme un kaki séché.

“Cette catin, l'était pas bien grande, mais bon sang qu'elle avait du métier!

– Allez, tais-toi! Arrête ton char!

– Eh, oh, ça va bien!”

Le gaillard ricanait.

“Tiens, voilà qui est mieux, hein!” Le regard embrumé désignait une scène qui se passait au bas de la couchette d'en face. Un pêcheur était en train de donner de l'argent à sa femme.

“Tiens! Prends-en de la graine!”

L'homme et la femme comptaient des billets froissés et des pièces de monnaie sur le couvercle d'une boîte. L'homme suçait et resuçait son crayon pour noter quelque chose sur un petit carnet.

“Tiens! Regarde!

– Mais moi aussi j'ai une femme et des gosses...”, s'emporta soudain celui qui avait fanfaronné à propos de la fille.

Dans une couchette un peu à l'écart, se trouvait un jeune pêcheur au teint pâle, le visage bouffi des lendemains de cuite, les cheveux ras à l'exception de la frange.

“Moi j’m’étais dit que plus jamais je remettrais les pieds sur un bateau. Et puis j’m suis fait trimballer par les loueurs de main d’œuvre, et alors j’m suis retrouvé à sec. – Et puis voilà, j’suis là pour encore des lustres, à devoir m’éreinter...”

Un autre gars, visiblement du même patelin, et dont on ne voyait que le dos, lui répondit quelque chose en aparté.

En haut de l’écoutille apparurent deux jambes terminées par des pieds tournés en dedans : c’était un type qui descendait les escaliers avec sur l’épaule une grosse besace à l’ancienne. Arrivé sur le plancher, il parcourut le dortoir du regard, puis, ayant trouvé une couchette inoccupée, il y grimpa.

“Salut.” Il salua de la tête l’homme à côté de lui. Le nouveau avait le visage enduit d’une couche de graisse noirâtre. “Voilà, je suis l’un des vôtres maintenant.”

Il devait raconter plus tard à ses camarades qu’il venait de quitter la mine de Yûbari où il avait travaillé pendant sept ans. Quelques jours à peine avant l’embarquement, il avait survécu de justesse à un coup de grisou. Ce n’était certes pas la première fois, mais ce coup-ci il avait pris une peur terrible de ce métier, et aussitôt quitté la mine. Le jour de l’accident, il était affecté aux charriots.

Il poussait un chargement de charbon vers l'endroit où un autre mineur devait le récupérer. Tout à coup, il crut voir cent flashes crépiter. Un cinq centième de seconde plus tard, il eut l'impression que son corps n'était qu'un morceau de papier flottant dans l'air. Il avait vu de ses propres yeux des charriots voler dans l'air, comme des boîtes d'allumettes, propulsés par le souffle de l'explosion. De ce qui s'était passé ensuite, il n'avait aucun souvenir. Impossible de dire combien de temps s'était écoulé jusqu'à ce qu'il soit réveillé par son propre rôle. Le contremaître et les mineurs étaient en train de construire un mur dans la galerie pour que l'explosion ne se propage pas. À ce moment-là, il avait entendu *très distinctement* les voix qui appelaient à l'aide ; si on était allé au secours des mineurs, on aurait pu les tirer d'affaire. Ces voix étaient depuis restées gravées en lui. Plus jamais il ne pourrait les oublier. – Il avait sauté sur ses pieds, pris d'un coup de sang. Il s'était jeté au milieu des autres : “Non ! Arrêtez !” – La fois d'avant pourtant, il avait lui aussi participé à la construction du mur. Et ça ne lui avait fait ni chaud ni froid.

“Imbécile ! Viens donc mettre le feu ici, tant qu'à faire ! Ça serait la catastrophe.”

Mais ils n'entendaient donc pas que les voix devenaient de moins en moins audibles ?!

Dans un état second il agitait les bras, hurlait, courait comme un fou dans la galerie. Il tombait la tête la première; son crâne heurtait les poutres; il était couvert de boue et de sang. Puis en pleine course il s'était pris les pieds dans une traverse et avait fait un vol plané avant de s'écraser sur les rails. Il avait alors perdu de nouveau connaissance.

Un jeune pêcheur qui écoutait son histoire dit :

“Ah bah, ici, c'est pas si différent...”

De son regard jaune et vitreux caractéristique des mineurs de fond, il fixa le pêcheur puis se tut.

Beaucoup étaient des “paysans pêcheurs” qui venaient des départements du nord de l'île de Honshû : Akita, Aomori, Iwate. L'un d'eux, assis en tailleur les cuisses largement ouvertes et les deux bras plantés de biais au milieu de l'entrejambe, ne semblait pas s'intéresser aux autres. Un autre, les bras entourant les genoux, adossé à un pilier, buvait du saké à flots. Un autre tendait l'oreille vers un petit groupe en train de discuter. – C'étaient des hommes qui autrefois avaient travaillé dans les champs avant le lever du jour, mais comme leur labeur ne suffisait pas à nourrir tout le monde, ils avaient été forcés de s'en aller. Au pays, seul restait le fils aîné – et même comme ça, il n'avait pas de quoi manger ;

on envoyait les filles à l'usine, le deuxième et le troisième fils travailler un peu n'importe où. Comme quand on met des fèves à griller dans une casserole : ceux qui étaient de trop étaient projetés dans tous les sens, bien obligés de quitter leur terre pour échouer en ville. Ces gars-là avaient tous nourri l'espoir de se constituer "un petit pécule" pour pouvoir retourner au pays. Mais après avoir un peu travaillé à la ville, ils s'embarquaient pour l'île de Hokkaidô, et là, dès l'instant où ils posaient le pied à terre, ces jeunes moineaux étaient pris à la glu : ils dilapidaient à Hakodate ou à Otaru le peu qu'ils avaient. Puis quand ils étaient congédiés ils se retrouvaient nus comme des vers, tout aussi démunis qu'au premier jour de leur vie. Sans un sou, plus question de rentrer chez eux... Pour pouvoir malgré tout survivre à la période fériée de la nouvelle année, dans cette île enneigée de Hokkaidô où ils étaient sans famille, ils étaient bien obligés de "se vendre" pour de la roupie de sansonnet. Quels mauvais élèves ! Ils ne retiendraient donc jamais la leçon ? Après avoir tant de fois répété les mêmes erreurs, les voici l'année suivante qui refaisaient toujours les mêmes choses, avec la conscience (vraiment ?) tranquille.

Une vendeuse ambulante portant une boîte de gâteaux sur le dos, un apothicaire et un droguiste firent leur entrée. Ils étalèrent leurs

marchandises dans l'espace au centre, formant un archipel isolé au milieu du dortoir. De tous les côtés, de haut en bas, les pêcheurs se penchaient hors de leurs couchettes pour reluquer la marchandise et lancer des plaisanteries.

“Est-ce qu'ils sont bons tes p'tits gâteaux? Hé! La demoiselle?”

– Eh, ça chatouille! glapit la fille en faisant un bond. En v'là des manières, ça s'fait pas de toucher les fesses des gens, vilain!”

L'homme, qui avait la bouche pleine de gâteaux, embarrassé par tous les regards tournés vers lui, ricana bêtement.

Un autre gars complètement soûl revenait des toilettes, s'appuyant d'une main contre le mur pour guider sa démarche hésitante. Au passage il pinça la joue tannée mais charnue de la vendeuse.

“C'est qu'elle est charmante, cette gamine.

– Et puis quoi encore?”

– Te fâche pas! Ah, c'te minette! J'veis l'endormir dans mes bras!”

Il faisait des mines devant la fille. Tous les autres rigolaient.

“Des gâteaux? Des miches? J'en veux!”

La voix venait d'un recoin du dortoir.

“Oui!” Dans ce dortoir où les voix féminines étaient si rares, sa voix résonna, claire et forte.

“Il en faut combien ?

– Combien ? T’en as plus de deux ? Alors t’es pas normale ?? Des petites miches, des petites miches...” Aussitôt les rires fusèrent.

Un jeune homme ivre se mit à raconter à la cantonade : “L’autre fois, le gars Takeda, il a entraîné de force la vendeuse dans un coin où il y avait personne. Mais, c’est marrant, il avait beau faire, ça marchait pas, qu’il a dit... Elle avait un froc sous sa robe, qu’il a dit... Alors, d’un coup, il tire de toutes ses forces pour le déchirer, mais y en avait encore un. Trois pantalons, qu’elle portait.” Il éclata de rire, la tête rentrée dans les épaules.

Celui-là était employé chaque hiver dans une usine de bottes en caoutchouc. Au printemps, quand il n’y avait plus d’ouvrage, il partait travailler au Kamtchatka. Dans les deux cas (et comme presque toujours à Hokkaidô), c’étaient des “activités saisonnières” ; quand c’était la pleine saison, il y avait du travail jour et nuit, et alors il fallait bien enchaîner, bon gré mal gré. “À ce rythme-là, je pense bien que j’aurais pas tenu trois ans.” Il avait un teint mort, de la couleur du mauvais caoutchouc industriel.

Parmi les pêcheurs, il y avait des gars qui s’étaient loués dans les régions reculées de l’île de Hokkaidô pour défricher les terres pionnières ou construire les voies de chemin de fer ; d’autres

étaient des “itinérants” qui avaient écumé toutes les régions du Japon, et d’autres enfin étaient de ces gars qui se contentaient de trois fois rien, pourvu qu’ils aient de quoi boire. Il y avait aussi quelques braves paysans choisis par des chefs de village bienveillants, des hommes “qui ne connaissaient rien à rien” mais “honnêtes comme tout”. – Pour leurs employeurs, mettre ensemble ces hommes venus d’horizons si divers était vraiment une bonne aubaine, car cela évitait trop de solidarité dans l’équipage. Il faut dire que pendant ce temps, les syndicats de travailleurs de Hakodate se démenaient pour infiltrer les équipages des bateaux envoyés au Kamtchatka. Ils tissaient aussi des liens avec les syndicats des régions du nord de Honshû : Aomori, Akita. Les patrons redoutaient plus que tout la mise en place de ces réseaux.

Un serveur en tenue occidentale – costume blanc, amidonné, veston court – passait son temps à faire des allers-retours pour porter au mess des bières, des fruits, des alcools importés. Il raconta qu’il y avait là “des huiles de l’entreprise, le capitaine, l’intendant, et puis le commandant d’un destroyer chargé de la sécurité au large du Kamtchatka, le commissaire de la police maritime, le secrétaire de l’association des pêches”. – Il était en rogne : “Ah mon salaud ! Ils s’en mettent plein le gosier, et glou et glou...”

La “tanière” des pêcheurs était éclairée de lampes en forme d'églantines. À cause du tabac et de la promiscuité, l'air était trouble et empestait; le dortoir tout entier était un immense “merdier”. Dans les couchettes, des êtres humains fourmillaient comme des asticots. – L'intendant des pêches descendit par l'écouille, suivi par le capitaine, le chef d'usine et le contremaître. Le capitaine, fort préoccupé par sa moustache relevée en croc, passait sans cesse un mouchoir sur sa lèvre supérieure. Le sol était jonché d'immondices: épluchures de pommes et de bananes, souliers de toile, sandales, biscuits avec des grains de riz collés dessus. C'était comme si un égout s'était déversé là. Avec un coup d'œil méprisant sur tout cela, l'intendant cracha par terre. – Les teints cramoisis des nouveaux venus trahissaient leur ébriété.

L'intendant prit la parole: “Je ne serai pas long.” Il avait une stature imposante de chef de chantier. Un pied posé sur le rebord d'une couchette, il triturait l'intérieur de sa bouche avec un cure-dents, et de temps en temps il en extirpait ce qui s'y trouvait coincé.

“Comme on a déjà dû vous l'expliquer, vous êtes embarqués sur ce bateau-usine pour des raisons qui dépassent de loin les profits d'une entreprise donnée, n'est-ce pas, c'est une affaire de la plus haute importance pour les relations